

Le poète

À M. N. Lemerrier

I.

De l'espace et du temps, grand Dieu, tu m'as fait roi !
Des astres dans mon sein j'écoute l'harmonie.
Eux sont dans l'univers, et le monde est en moi :
 J'ai tout un ciel dans mon génie.

Je m'entoure à mon gré de cent peuples divers ;
Et dans l'immensité des déserts de mon âme,
Brillant de tous côtés d'une céleste flamme,
 Roule à mes yeux notre univers.

Moi, je nage, en jouant, dans des flots de lumière,
Quand l'ombre vous ravit l'horizon éclipsé.
Je parais immobile ; et du pôle glacé
 Mon esprit touche la barrière.

Je dis à ma pensée : Allons, fume, volcan !
Sois l'amour, la colère, un autel, un grand homme,
Un vallon plein de fleurs, le Panthéon de Rome
 Ou l'écume de l'océan !

Je veux : ma trace brille avec honneur suivie
Par mille êtres charmants de mon souffle animés.
J'inonde avec le feu, superflu de ma vie,
 Leurs cœurs que Dieu n'a point formés.

Je leur donne des pleurs, je leur fais des années ;
Je leur compose un ciel sur leurs têtes grondant ;
Lave des passions, de mon sein débordant,
 Tu sillones leurs destinées !

Partout je porte un monde où j'aime à m'envoler.
Qu'on ne peut me ravir, où l'on ne peut m'atteindre ;
Mon sort est de le voir, mon bonheur de le peindre,
Ma gloire de le révéler.

Je dispense l'éclat dont mon front s'entourne :
Sans l'épuiser le monde a senti mon ardeur ;
Le rayon sort toujours des feux de ma couronne
Et n'ôte rien de ma splendeur.

II.

À l'instinct sacré qui l'anime
L'âme en vain voudrait renoncer ;
Et je porte le joug sublime
De l'ardent besoin de penser.
Aussi fier que la nef superbe,
Au bord des flots, qui dort sur l'herbe,
Pleurant sous son mât incliné,
Je sécherais sur le rivage,
En deuil même de cet orage
Dont les éclairs m'ont sillonné.

Du Génie ô destin funeste,
Quand, privé de tout aliment,
Il cherche son flambeau céleste
Qui tombe, mais encor fumant !
Son démon partout l'accompagne :
Ses yeux dévorent la montagne,
Jaloux d'un nouvel horizon ;
Et de ses ailes la Pensée,
Comme l'hirondelle lassée,
Bat les grilles de sa prison.

III.

Mais souvent, au cercueil menacés de descendre,
Notre esprit nous obsède ; il nous force à reprendre
 Le tissu des travaux,
Présente à notre soif ses trompeuses fontaines,
Et du feu par le mal répandu dans nos veines
Anime la couleur de nos derniers tableaux.

Tel un guerrier tenant le frein blanchi d'écume,
Pour voler à la mort, bat son coursier qui fume
 Sous l'éperon sanglant ;
Ou tel un daim léger, qui flaire sa pâture,
Du cytise embaumé vient brouter la verdure
Au bord d'un gouffre ouvert, sur le rocher tremblant.

IV.

 Jour de délice
Qui vois mon sillon terminé ;
Où le bouquet a couronné
 Mon édifice !

 À mes yeux luit
L'aurore de la récompense.
D'une âme qui brûle et qui pense
 Je tiens ce fruit.

 Fuis dans l'espace,
Univers tombé de mes doigts !
Je parle, et n'ai plus dans ma voix
 Un son qui passe.

 De feux orné
Vers le malheur mon esprit vole :
Va, lui dis-je, éclaire et console
 L'infortuné !

Où sur tes ailes mon image
Va parvenir,
Jusque sur le dernier rivage
Fais-moi bénir !

Ô douce gloire !
On m'aime et l'on ne me voit pas :
De mon œuvre sur le trépas
C'est la victoire.

V.

Enivrés quelquefois d'un céleste pouvoir,
Nous transgressons les lois de l'auguste devoir
Qu'impose le génie :
Nous faisons de la gloire un abus éternel ;
Plus mon nom s'étendra, plus je suis criminel ;
Et l'immortalité rend la faute infinie.

Le sceptre du talent, au jour prédestiné,
Fera devant le Dieu qui me l'avait donné
Mon honneur ou ma honte :
Sur la face du monde où mes fruits ont germé,
De chaque sentiment dans les âmes semé
À ta justice, ô Dieu, ma gloire rendra compte !

VI.

J'ai des tempêtes dans ma voix,
Et du fond de ma solitude,
Armé des foudres de l'étude,
Je gronde sur le front des rois.
Mon haleine, quand je respire,
Soulève un peuple, abat l'empire
Que des siècles unis la colonne soutient :

Je vois un trône qui s'écroule,
Et, dans sa poussière qui roule.
Ma pensée apparaît et jusqu'à moi revient.

Si la victoire se prononce
Pour le tyran que j'ai bravé,
De la liberté que j'annonce,
À mon tour, je languis privé.
S'il ne peut acheter la muse
Qui de chanter ses lois refuse,
Pour étouffer sa voix, il ose l'enchaîner ;
Et vainqueur, ferme le tonnerre
Du bronze d'où sortait la guerre,
Et qu'au joug de sa marche il n'avait pu traîner.

VII.

D'un prix non moins amer, le ciel vend à mon âme
Ces longs transports, ce rêve où je dors dans la flamme,
Cette extase où la vie est mêlée au repos,
Sommeil de l'alcyon sur l'abîme des flots.

Je vois l'indigence,
Avec diligence,
Guetter mon retour
Du brillant séjour
Où mon cœur oublie
Les soins de la vie ;
Où, buvant le jour,
L'espoir et l'amour,
Je vis de moi-même,
Et nourri d'accords,
Près du Beau suprême,
Romps les nœuds du corps.
Bientôt la Fortune,
Dont j'ai fui la cour

Qui m'est importune,
Se venge à son tour ;
Et, branlant sa tête
D'un air de mépris,
M'exclut de la fête
De ses favoris.
Leur joyeuse troupe,
Le front ceint de fleurs,
Rira de mes pleurs,
Et, tenant sa coupe,
Me suivra des yeux,
Quand tombé des cieux,
Privé de lumière,
De honte enflammé,
Couvert de poussière,
Presque inanimé,
Dans ma faim cruelle,
Je traîne mes pas,
En cachant cette aile
Qui ne soutient pas.

Ô servitude affreuse ! ô souffrance infinie,
Lorsque le fouet sanglant de la nécessité
Nous force à labourer le champ de l'harmonie
De nos pleurs humecté ;

Quand l'esclave en sueur, sur sa tête empressée,
Dans le marché du jour tout confus vient offrir
Ces fruits trop tôt ravés aux feux de la pensée
Qui n'a pu les mûrir ;

Lorsque du feu divin soufflant un reste avare,
Pour lever un tribut sur la foule barbare,
La Muse étale aux yeux un débris dévoilé
De son sein mutilé.

Quand nous ne chantons plus, libres dans nos caprices ;
Quand flatteurs des humains dont nous marchions les rois,

Nous composons l'encens que demandent leurs vices,
Et recevons leurs lois !

VIII.

Si nos coursiers vont à la gloire,
Notre aiguillon veut les presser ;
Mais quelquefois vers la mémoire,
Libres, ils cessent d'avancer.
On sent qu'on touche la limite,
Par la nature en nous prescrite
Au vol vers l'immortalité :
L'ambition tombe avec rage
Sur cet immobile rivage
Où notre nom dort arrêté.

IX.

Autre vanité de la vie !
Un insecte ôte le sommeil ;
Un brin de paille nous envie
Les rayons du plus beau soleil.
Le Génie, en son jour de fête,
Du voile qui pare sa tête
Pleure l'éclat et la fraîcheur,
Si, pareille au grain de poussière,
La critique la plus légère
Seule en effleure la blancheur.

X.

Bercé par le flot des louanges,
L'homme trouve un immense écueil.
Il se croit Dieu, cherche des anges
Faits pour adorer son orgueil.

Trop fier pour penser que le monde
Renferme un cœur qui lui réponde,
Il concentre son âme en lui ;
Et d'aimer perdant l'habitude,
Se dévore en la solitude
De son inépuisable ennui.

XI.

Au gouffre d'une fausse joie
Il jette un nom qui tombe et fuit :
L'abîme troublé lui renvoie
Un peu d'écume, un peu de bruit.
Dieu seul comblerait sa pensée.
L'âme grande est bientôt lassée
Du vain suffrage des humains.
Ah ! pour l'orner de fleurs nouvelles,
Trempons aux sources éternelles
Un laurier flétri dans nos mains !

Édouard ALLETZ,
Esquisses poétiques de la vie, 1861.

www.biblisem.net